

sommaire

Une inscription à l'INALCO est très souvent, d'après ce que j'ai pu constater, le résultat ou le moteur d'une réflexion sur soi-même où la passion a son mot à dire. Ainsi peut-on compter dans la longue liste de nos motivations, un fiancé sénégalais, la volonté de retrouver ses origines, un séjour plus ou moins long à l'étranger et même des sujets de master exotique. Cette énumération, loin d'être exhaustive car elle s'allonge chaque année au fil des nouvelles inscriptions, permet de mieux comprendre pourquoi, si certains étudiants sont à peine majeurs, d'autres ont le droit dans le privé au doux petit nom de « papi » ou « mamie ».

Pourtant l'INALCO est avant tout un lieu d'études ayant pour vocation de nous lancer sur le marché du travail, quel qu'il soit. Alors afin de ne pas perdre de vue cet objectif mais aussi afin d'avancer dans nos réflexions, Langues zOne vous propose une toute nouvelle rubrique en lien avec les anciens de l'INALCO. Que sont-ils devenus ? Quelles études ont-ils suivies ? Quels souvenirs en gardent-ils ? Voici quelques une des questions qui trouveront réponses dans les pages qui suivent.

Bien entendu vous y trouverez également de quoi satisfaire votre curiosité avec des voyages, de la culture, des faits de société et bien d'autres choses.

Bonne lecture et bonne fin d'année à tous.

Ursula CHENU

PETITE HISTOIRE DES LANGUES O'

Nous étudions à l'INALCO pour des raisons diverses, notre emploi du temps est surchargé, l'éclatement des centres ne facilite pas la communication entre les départements… ce n'est pas une raison pour faire abstraction de l'histoire et des traditions de notre établissement qui, pour le plus grand désespoir des anciens étudiants, ne semblent plus se transmettre au fil des générations. Revenons donc sur le passé de la prestigieuse École des langues et civilisations orientales.

C'est à Colbert que l'École doit son existence. Créée en 1669 pour faire face à la nécessité d'établir des contacts avec l'Orient, elle a pour premier objectif de former des interprètes en langues orientales nécessaires à la politique et au commerce. Elle s'appelle alors « École des Jeunes de langues » et est rattachée au Collège des Jésuites. En 1795, elle est remplacée par l'École spéciale des langues et civilisations orientales, créée dans l'enceinte de la Bibliothèque Nationale. Les premières langues enseignées sont l'arabe, le turc, le tatar de Crimée, le persan et le malais. Son premier président est Louis-Mathieu Langlès (professeur de persan), auquel succède de 1824 à 1838 Antoine-Isaac Silvestre de Sacy (professeur d'arabe littéral), dont la statue trône majestueusement dans la cour du 2 rue de Lille. C'est en 1874 que, devant le nombre croissant d'inscrits et la volonté de se démarquer de la Bibliothèque, l'École s'installe rue de Lille.



Silvestre de Sacy

En 1914, de « spéciale », l'École devient « nationale ». C'est de cette époque que date son surnom familier de « Langues O' », (aujourd'hui parfois plus parlant que celui officiel d'INALCO, pourtant institué depuis 1971). Au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'école compte plus de mille inscrits, pour une bonne cinquantaine de langues.

Quant à l'éclatement, il date des années 1970, alors que les bâtiments de la rue de Lille ne suffisent plus à accueillir tous les inscrits. Quinze ans plus tard, l'École acquiert le statut de « Grand établissement à caractère scientifique, culturel et professionnel », sous tutelle du Ministère de l'Enseignement supérieur et de la recherche. Il est ainsi bon de noter que, contrairement à ce qu'on entend souvent dans le langage courant, l'INALCO n'est pas et n'a jamais été une université.

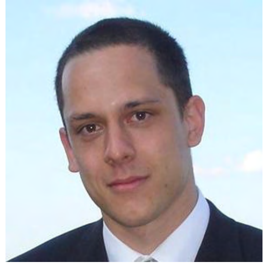
Aujourd'hui, l'École compte près de neuf mille étudiants, répartis sur une centaine de langues, dont certaines ne sont enseignées nulle part ailleurs. Si nous avons parfois l'impression qu'en France, personne ne connaît l'INALCO, on s'aperçoit vite qu'à l'étranger, dans certains domaines, le nom de « Langues O' » n'a rien perdu de son prestige.

Si aujourd'hui les étudiants font tout leur possible pour animer la vie estudiantine et assurer la cohésion de l'École malgré l'éclatement des centres (associations actives, journée culturelle, fêtes au sein des centres, aménagement d'un futur B.D.E. fédérateur avec le regroupement à Tolbiac…), il n'en demeure pas moins, comme le remarquent les anciens étudiants, que certaines traditions se perdent. Parmi elles, la dénomination de « Silvains », du nom de Silvestre de Sacy, qui s'applique à tout étudiant de l'INALCO. Il semblerait que cette appellation, tombée en désuétude, ne soit désormais utilisée que par d'anciens étudiants membres d'un club secret dont le salut de reconnaissance serait « *Ahure* ». Un jeune étudiant de l'INALCO raconte avoir un jour rencontré un vieux monsieur, lui même ancien de l'institut, qui l'aurait salué de ce fameux « *Ahure !* » De même que dans les écoles d'ingénieurs ou de commerce, chez nous aussi il ne tient qu'aux jeunes générations d'étudiants des Langues O', eux aussi Silvains, de faire revivre ces symboles et de se les approprier !

(On peut pour plus de détails entrer en contact avec l'association des Anciens étudiants de l'INALCO : http://www.ancienseleves.langues-o.net/).

Et pour finir, une petite liste non exhaustive d'anciens Silvains devenus célèbres : André Malraux, Edgar Faure, Patrick Poivre d'Arvor, Isabelle Huppert …

Hélène Gérardin et Romain Lemant



Guillaume Cavallier
25 ans - Japon
Chargé de veille stratégique et concurrentielle

En quelle année universitaire es-tu entré à l'Inalco et quel y fut ton parcours ?

Je suis entré à l'Inalco en 2004-2005, inscrit en japonais ainsi qu'en C.P.E.I. Je l'ai quitté trois ans plus tard sans même avoir obtenu mon D.U.L.C.O. (N.D.L.R. : ancien diplôme propre à l'Inalco, équivalent d'une L2), ni ma première année de C.P.E.I. Scolairement parlant, mon parcours à l'Inalco fut donc un échec mais, personnellement, une source d'enrichissement formidable.

Des études en parallèle ?

En parallèle de mes études à l'Inalco, j'étais également étudiant en Droit. Ce n'était pas vraiment facile de jongler entre les deux établissements et leurs emplois du temps, mais on va dire que j'arrivais à me débrouiller en allant à environ 50% des enseignements de chaque cursus. Cependant, malgré le rythme soutenu imposé par ce double cursus, mes études à l'Inalco étaient une bouffée d'air frais parmi les cours tristes et rébarbatifs de la faculté de Droit.

Que t'ont apporté tes études à l'Inalco ?

L'apprentissage d'une langue et beaucoup de plaisir. Contrairement à d'autres formations que l'on suit dans un but uniquement professionnel, j'ai aussi eu l'opportunité à l'Inalco d'étudier pour le plaisir, bien qu'au final cela me serve également professionnellement.

Durant tes études à l'Inalco, as-tu fait des stages en entreprise, des jobs étudiants ou encore participé à une association estudiantine ayant contribué à ta formation ?

De par mon emploi du temps chargé, je n'ai pas vraiment eu le temps de mener une activité associative à l'Inalco, mais je participais à une association étudiante au sein de ma faculté de Droit. J'ai aussi eu l'occasion de défiler en *yukata*, une tenue japonaise d'été, lors de la Journée Culturelle 2006 des Langues O'. Point de stage également, et mes seuls jobs se sont résumés à un mois dans le service comptable d'une entreprise durant trois étés.

Quel fut ton parcours professionnel à la sortie de l'Inalco et quelle est ta situation aujourd'hui ? Comment t'y es-tu pris pour trouver du travail ?

Mon parcours professionnel n'a pas commencé aussitôt mes études à l'Inalco terminées. Ayant obtenu un Master 1 en Droit International, j'ai intégré le Master 2 du Centre Franco-Japonais de Management de Rennes. Par la suite, j'ai eu l'opportunité de passer une année au Japon, dont six mois en stage à Tokyo au sein du département des affaires internationales d'une compagnie d'électricité. Durant celui-ci, j'ai cherché un emploi « à la japonaise », via les sites web destinés aux jeunes diplômés. Après quelques réunions d'information et examens d'embauche, j'ai compris que je m'y prenais mal. Toutefois, j'avais déposé dans le même temps une demande d'embauche auprès de l'entreprise où je réalisais mon stage. Après m'avoir poliment expliqué qu'un étranger ne pouvait être embauché directement en C.D.I., il fut décidé que je serais embauché en C.D.D. d'un an avec possibilité de renouvellement, en tant que chargé de veille stratégique et concurrentielle sur la zone Europe.

Quel(s) conseil(s) un ancien étudiant de l'Inalco tel que toi peut nous donner, à nous, actuellement étudiants, afin de trouver des débouchés professionnels en fin d'études ?

Je pense que faire un double cursus est important pour trouver un emploi, du moins pour tous ceux qui ne comptent pas se consacrer à la recherche ou à l'enseignement d'une langue. Sans l'Inalco, je ne serais jamais arrivé où j'en suis actuellement, mais avec seulement l'Inalco je n'y serais pas arrivé non plus. Dans cette optique, le C.P.E.I. peut être un très bon moyen de valoriser son profil en acquérant une compétence autre que la simple maîtrise de la langue et de la civilisation. Ne pas négliger non plus son niveau d'anglais, chose que bon nombre d'étudiants français semble faire. Parler une langue rare est une bonne chose, mais la maîtrise de l'anglais reste indispensable pour tout métier tourné vers l'international.

LES RAPATRIÉS POLONAIS DANS LA SOCIÉTÉ

Durant les périodes les plus sombres du stalinisme, un très grand nombre de Polonais furent déportés dans des régions reculées de ce qu' était alors l'U.R.S.S. Au cours des années 1990, le thème du retour de cette population est devenu, pour les gouvernements, un enjeu majeur, notamment pour pallier le déficit démographique dont souffre la Pologne depuis la fin du XXème siècle. Mais alors que les autorités publiques lui offrent un statut particulier et des droits importants, la population, de son côté, parfois soutenue par les autorités locales, se montre plutôt réticente à leur intégration.



La loi du 9 novembre 2000 (Dz.U. z 2000 r. Nr 106, poz. 1118) leur donne un statut d'immigrés particuliers : ils ne sont ni Polonais, ni étrangers. Cette loi définit aussi les limites du rapatriement : ne sont concernés que les Polonais contraints à la migration par le régime stalinien, ceux dont l'origine polonaise peut être reconnue jusqu'à trois générations et surtout ceux provenant de territoires ayant appartenu à l'ex-U.R.S.S. et où les conditions locales rendaient la conservation de la culture polonaise délicate. Cette population, de par cette loi, bénéficie d'une politique d'intégration se composant tout d'abord d'une aide financière (pour l'emménagement et la survie en Pologne, ainsi que pour les dépenses scolaires des enfants). Ensuite elle a accès à des cours de langue et de culture polonaises, mais aussi aux informations concernant leurs droits sociaux. Enfin une politique active de l'emploi lui est destinée : les employeurs des rapatriés embauchés à temps complet peuvent bénéficier, de la part des communes, du remboursement de certains coûts comme le salaire, les primes ou les cotisations sociales, l'aménagement du poste de travail et la formation professionnelle. La politique d'intégration de la Pologne vis-à-vis des rapatriés n'est cependant pas exhaustive, car de nombreuses inégalités y subsistent et les rapatriés ne sont pas devenus des Polonais à part entière. Surtout, la politique d'intégration a un effet pervers similaire à celui visible dans toute politique de discrimination positive : elle stigmatise les rapatriés. En effet, si elle cherche à les aider, elle les enferme en même temps dans leur rôle de non-Polonais, à défaut d'étrangers. De plus, la volonté d'accueillir ces rapatriés s'intégrait, notamment pour les partis de droite, dans un « processus de dédommagement historique ». Cependant, comme toute politique publique, l'intégration des rapatriés réclame des moyens budgétaires. Le nombre de rapatriés est donc resté volontairement limité.

Les rapatriés polonais bénéficient, par rapport aux autres immigrés, d'un certain soutien de la part de la population, à la fois grâce à leurs origines polonaises et du fait que leur venue ait été organisée par les autorités publiques. Ils ne sont cependant pas considérés comme des citoyens à part entière. L'une des principales causes de leur rejet est la langue, puisqu'ils viennent de territoires où le russe, loin d'être majoritaire, était cependant obligatoire. Beaucoup ont donc des difficultés à s'exprimer dans un polonais correct. De plus, une partie d'eux-mêmes restant indéniablement russe, kazakhe ou autre, ils ne parviennent pas à abandonner leur langue maternelle, de leur représentation du monde et de leurs rapports à Dieu, même si cette langue avait été auparavant imposée à leurs parents ou grands-parents. On arrive donc à la principale difficulté des rapatriés en Pologne : la négation de leur culture natale. Bien que d'origine polonaise, les rapatriés ont grandi dans une culture où les valeurs, les symboles, les rites étaient différents de ceux de la Pologne. Or ni les autorités polonaises, ni la société ne semblent s'intéresser à l'apport culturel de cette population, engendrant dès lors chez elle un grand mal-être, puisqu'elle se trouve prise entre les feux de deux cultures.

Véronique ANTOINETTE

LA PRESSE SATIRIQUE AFRICAINE

Acerbe et virulente, la presse satirique en Afrique porte en elle le paradoxe de son existence. En effet, comment émerger et perdurer dans des États où la démocratie et la liberté d'expression peinent elles-mêmes à s'imposer ?

L'émergence de cette presse est le fruit d'un long processus historique.

Les premiers titres de presse implantés sur le continent africain sont de deux types :

- la presse pour les colons européens, avec des titres et des développements rédigés dans la langue du colon : *The South African Commercial* (Afrique du Sud), *The Royal Gold Coast Gazette* (Ghana), *Le Bulletin administratif du Sénégalais*.

- la presse des missionnaires.



© http://journaldujeudi.com
"Fais des efforts, sinon tu ne deviendras jamais blanc!"

Rédigés dans la langue du colon au détriment des langues vernaculaires, ils confortent dans leur traitement les idéologies civilisatrices coloniales.

Les deux guerres mondiales, l'épuisement du système colonial et l'ère des revendications indépendantistes des pays africains marquent un changement d'orientation du média presse. Il naît d'abord une presse revendicatrice, une presse d'appui à la décolonisation. Les leaders des indépendances sont à la tête de ces journaux. *L'A.N.C.* de Nelson Mandela possède plusieurs journaux, Kwamé Nkrumah crée l'*Evening News* au Ghana, Léopold Sédar Senghor dirige *La Condition Humaine* au Sénégal. Si l'ère des indépendances sonne le glas d'une presse colonialiste, en revanche, les nationalismes africains en formation connaissent rapidement des revers de par l'émergence d'États centralisés et autocrates contrôlant l'information. Une presse nationale apparaît dans chaque État, non sans complaisance avec les pouvoirs en place. Cette presse, considérée comme élitiste et télécommandée, entre en concurrence avec une autre presse plus populaire auprès des lecteurs : la presse satirique. *Le Lynx* en Guinée, *Le Cafard Libéré* au Sénégal, le *Journal du Jeudi* au Burkina Faso, *Le Messager Popoli* au Cameroun en constituent les titres les plus connus en Afrique francophone. À l'instar des Guignols de l'Info français, les titres satiriques fondent leur succès sur la caricature des hommes politiques et la dénonciation de leurs manquements. La corruption et le népotisme constituent les sujets de prédilection des journalistes. Aussi bien textuelles que graphiques, ces caricatures représentent un contre-pouvoir contestataire. En effet, l'opinion publique, lassée de la presse nationale et de son uniformité dans le traitement de l'actualité, s'identifie facilement à cette presse plus irrévérencieuse et pamphlétaire. Le sentiment d'identification est notamment aidé par l'utilisation d'un langage de la rue mélangé aux langues vernaculaires du pays. Dans le *Cafard Libéré*, Youssou N'dour, musicien sénégalais, se voit affublé du surnom moqueur de « Yourou » (« crier » en wolof). Porte-parole de la rue, la presse satirique dit tout haut ce que l'opinion publique pense tout bas. Perçue par les dirigeants comme un exutoire social, elle reste crainte pour les réflexions qu'elle soulève et suscite au sein du lectorat. Ces journaux sont ainsi systématiquement poursuivis en justice pour outrage, troubles à l'ordre public, ou interdits de publication. Les journalistes connaissent pour leur part des intimidations ou des peines d'emprisonnement. Face à ces pressions, certains journalistes se regroupent, à l'instar du *Marabout* (satirique fondé par des journalistes d'une quinzaine de nationalités différentes) ou émigrent. Le *Gri-Gri*, journal satirique panafricain, est ainsi publié à Paris et alimenté par un réseau de journalistes exilés et interdits de séjour dans leurs pays d'origine. Bien qu'elle reste marginale de par la difficulté à perdurer économiquement (faute de subventions et d'un marché du lectorat très réduit), et de par les pressions politiques, cette presse satirique tente le pari audacieux de la liberté d'expression et porte en elle les contradictions d'une opinion publique malade de ses hommes politiques.

Noëlle Aboya CHEVANNE

LA MONDIALISATION, LES PEUPLES PREMIERS ET NOUS

Quels sont les liens entre la mondialisation, les peuples premiers et nous ? La mondialisation touche tout le monde, mais pas à égalité. Partout, ce sont les pays et les gens les plus pauvres qui trinquent en cas de crises, et celles-ci sont actuellement de tous ordres : démographique, économique, financière, climatique, des valeurs. Les plus riches n'en sont pas plus heureux, victimes qu'ils sont de l'hyperconsommation[1], qui les pousse à vouloir « travailler plus pour gagner plus », jusqu'à épuisement, pour tenter de gagner plus que le voisin. Ce ne serait que leur problème personnel si, par la même occasion, ils n'entraînaient pas le reste du monde dans la mort. En effet, on assiste, de façon assez équirépartie à la surface du globe, à des ethnocides. Cela signifie que les conséquences des activités des États, des multinationales et des élites dirigeantes de nombreux pays poussent à la spoliation de terres et à leur surexploitation, au mépris des droits des propriétaires d'antan. Les Mapuche, en Argentine et au Chili, ont ainsi vu leurs terres volées par ces États il y a une centaine d'années, et revendues illégalement à des multinationales telles que l'Italien Benetton[2]. Les prisonniers politiques sont nombreux : aux États-Unis, Leonard Peltier, autochtone des peuples anishinabe / lakota-sioux, croupit depuis 33 ans en prison, malgré son innocence, sur pression du F.B.I[3]. En Colombie, l'engagement de la jeune militante du peuple wayùu Carmen Ramirez Boscan lui vaut d'être menacée par les paramilitaires[4] . En Alberta, au Canada, les Athabasca Chipewayan sont voués à disparaître en tant que peuple. En effet, leurs terres sont polluées par l'extraction des sables bitumineux[5] (servant à produire un pétrole extrêmement coûteux et de piètre qualité) au point que l'eau qu'ils buvaient à même les rivières il y a encore peu n'est plus potable. Sa pollution, ainsi que celle des gibiers, provoque des cancers au sein de la population, contrainte de fuir ses terres. L'actuelle génération de jeunes parents n'est plus en mesure de transmettre à ses enfants sa culture fondée sur la chasse, la pêche et l'élevage de rennes. C'est cela que l'on appelle un ethnocide, et Total, société française, fait partie des multinationales responsables de l'exploitation des sables bitumineux. Que ferons-nous lorsque les taux de cancers auront explosé à tel point chez nous aussi que nous aurons un besoin vital des connaissances thérapeutiques sur la forêt amazonienne, et que cette forêt et ses autochtones auront disparu, rayés de la carte par la déforestation ? La Sibérie commence à être menacée par les coupes et ventes illégales de bois à la Chine par l'intermédiaire de la mafia chinoise[6]. Partout dans le monde, on assiste à un achat de terres dans des pays pauvres par d'autres pays ayant pris conscience des risques alimentaires pour l'avenir de leurs populations. Et ces achats de terres se font auprès des élites étatiques, promptes à spolier les petits paysans et les journaliers et à les envoyer grossir les rangs des victimes de l'exode rural[7].

Alors, que pouvons-nous faire, nous, à notre échelle ? D'abord, nous informer. En effet, qu'est-ce qui vous oblige à acheter votre énième manteau en laine chez Benetton ? Avez-vous vraiment besoin d'un pull en cachemire, sachant que la démocratisation du cachemire pousse les éleveurs de Mongolie à faire paître un trop grand nombre de chèvres, qui contribuent à désertifier les sols, dont les poussières de sable se retrouvent jusqu'au Japon[8] ? Faut-il vraiment soutenir, par nos achats, le développement des importations de textiles en coton d'Asie centrale, dont la culture nécessite de grandes quantités d'eau que les pays frontaliers prennent à la mer d'Aral et aux fleuves qui l'alimentent, à tel point que celle-ci est maintenant quasiment un désert salin[9] ? Ne sommes-nous pas libres, par nos achats, de privilégier le développement de l'agriculture biologique, du commerce équitable et de la consommation la plus locale possible ?

Estelle DELAVENNAT

1 Amitai Etzioni, Prospect, Londres, in *hors série Courrier international* octobre-novembre-décembre 2009 « La vie meilleure, mode d'emploi »..
2 http://www.mapuche-nation.org/.../benettonar-ticles
3 http://fr.wikipedia.org/wiki/Leonard_Peltier
4 http://colombia.indymedia.org/print.php?id=106907
5 http://fr.wikipedia.org/wiki/Sables_bitumineux_de_l'Athabasca
6 Alfonso Daniels, El mundo, Madrid, 8 octobre 2009, in *Courrier international* n° 988.
7 Michel Beuret, L'Hebdo, Lausanne, in hors série *Courrier international* octobre-novembre-décembre 2009 « La vie meilleure, mode d'emploi ».
8 Atsushi Otaka, Asahi Shimbun,Tokyo, 4 août 2005, in *Courrier international* n° 770-771-772.
9 Michael Wines, The New York Times, New York, 6 février 2003, in *Courrier international* n° 640.

A PRIORI ET STÉRÉOTYPES

L'autre soir, je suis tombé par hasard sur une émission en partie consacrée à la Pologne. Le programme, intitulé « Échappées belles », proposait la découverte de la région de la Petite Pologne : Cracovie et son château, Zakopane et son Oscypek[1], Oświęcim[2] et son immonde destin et Łańcut, capitale de la vodka polonaise. Le reportage en fait l'éloge et présente cette boisson comme la passion des Polonais, ayant même pour cela des œnologues à vodka.

Les stéréotypes ont la vie dure. Il est incroyable qu'un reportage réalisé de nos jours soit dirigé de la sorte, confortant une idée fausse ancrée dans la mémoire collective.

Pietras[3] explique que le problème des stéréotypes est qu'ils agissent dans la mémoire collective comme des « structures émotionnelles et cognitives » résistantes aux expériences immédiates ; d'où la difficulté de déraciner une image, même fausse, liée à une culture.

Pourtant quel est l'intérêt pour les médias de perpétuer dans l'inconscient collectif des caractéristiques grossières de cultures différentes de la nôtre ? Pourquoi ne pas filmer l'océan, montrer que l'horizon est bien horizontal et dire que la Terre est plate ? Pauvre Ératosthène (et non pas Galilée, bien qu'il eût été fort attristé par de tels propos). Il n'y a pas de neige toute l'année en Pologne, le régime n'est plus communiste et les habitants ne consomment pas tous, ni même tous les jours, de la vodka !

À l'heure où les échanges d'informations et où la mobilité à travers le monde sont si faciles, comment expliquer que beaucoup pensent voir un Mexicain avec un sombrero et des moustaches, un Français avec un béret et une baguette ou un Autrichien avec des culottes en cuir et un bock de bière ?
À moins que ce ne soit une façon de relayer des images vieilles d'au moins un demi-siècle et de ne pas vouloir rencontrer et connaître « l'étranger » malgré l'air du temps, ce qui serait un comble dans notre institut !

1 Fromage de brebis traditionnel fabriqué par les montagnards polonais (nda).
2 Auschwitz (nda).
3 Pietras K. "Les stéréotypes du Polonais en France et en Allemagne." Deuxièmes Assises de l'enseignement du polonais en France, Paris. Décembre 2006. À paraître dans les actes du colloque.

LE SAVOIR-VIVRE À LA FRANÇAISE

Madrid, Moscou, Delhi... tant de belles capitales à découvrir ! Chacun, lors de ses pérégrinations à l'étranger, revient les yeux pleins de belles images qu'il est difficile de transmettre aux autres, surtout les premiers jours suivant son retour. Bien que de mauvaises expériences puissent parfois venir entacher le séjour, quel plaisir de découvrir de nouvelles cultures et des senteurs et saveurs jusqu'ici inconnues !



En voyage, lorsque l'on dit que l'on est français, les images qui ressortent le plus sont l'élégance, le raffinement, le pays des Droits de l'Homme (mais aussi la grève, le mécontentement). L'a priori est donc, dans l'ensemble, flatteur. Or que penser quand, arrivé à Paris, le touriste se retrouve dans un métro horriblement sale, bousculé par des gens pressés et mal polis ?

Dans un de ses articles[4], Laurent Carpentier présente le cas du Danemark, qui serait en tête des nations les plus heureuses du monde, la France ne se situant qu'à la 62e place mondiale. Le Bonheur National Brut fait son chemin depuis 1970 et serait plus à même de refléter la santé d'un pays que le désormais classique P.I.B. (Produit Intérieur Brut), car il tient compte non seulement de la production de la nation, mais aussi du fonctionnement du système de santé, d'éducation, de la qualité de vie...

Que nous manque-t-il donc ? Aurions-nous oublié d'être tout simplement heureux collectivement ou cela viendrait-il du fait du savoir-vivre à la française ? Insatisfaits, cyniques et râleurs seraient-ils les ingrédients de notre spécialisation dans les produits de luxe, dont « la plus belle avenue du monde » est la vitrine et qui, lorsque l'on se promène actuellement, est particulièrement sale le soir ? Voici une belle contradiction entre l'élégance qui émane de l'image de la France et notre comportement au quotidien. Aussi poserai-je une dernière question : une telle contradiction n'apporte-t-elle pas doute et donc mécontentement à l'origine de cette 62e place ?

Il serait vraiment préjudiciable qu'au bout d'une cinquantaine d'années pendant lesquelles des millions de touristes auront visité notre beau pays, ceux-ci rapportent et colportent une image dégradante et dégradée de la France qui finirait par devenir un stéréotype.

Ludovic WIART

4 Pourquoi les Danois sont-ils si heureux ? *Le Monde Magazine*, supplément au *Monde* n°20109 du 19 septembre 2009.

FAIRE UN GRAND VOYAGE

À l'heure des avions géants qui vont bientôt transporter des hordes de touristes assoiffés de vacances, à l'heure d'Internet qui nous permet d'être joignables presque n'importe où, est-il encore possible de faire un « grand voyage » ? Partir même au bout du monde ne suffit pas ! Pour être un grand voyageur, il faut bien plus que cela. La communauté des touristes ne cesse de s'agrandir, chaque année nous sommes plus nombreux que jamais à envahir les plages du bout du monde, les bateaux qui glissent le long du Nil, ou encore les petits villages d'Afrique, d'Amérique du Sud, d'Inde, dans lesquels pendant quinze jours, pour laver nos consciences, nous aidons les habitants (en construisant un marché couvert, une école, en apportant des livres, des crayons). Le tourisme humanitaire, ou encore l'éco-tourisme donnent l'impression de vivre le voyage autrement, mais qu'on ne s'y trompe pas, ils ne sont rien d'autre que des produits d'agences de voyage !

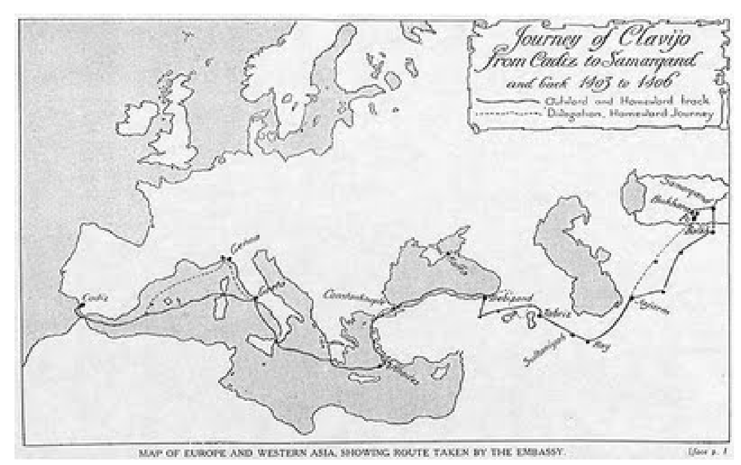


Registan © Hélène Kessous

Cet été j'ai eu la chance d'aller en Ouzbékistan. Un soir, alors que j'avais été généreusement invitée à dîner par mon propriétaire de quelques jours, son fils de 22 ans m'a posé cette question : « Pourquoi tu t'es déplacée jusque ici ? Tout ce qu'il y a à voir et à savoir sur ce pays est sur Internet ! » Et en un sens c'est vrai, mais je lui ai répondu que ce n'était pas pareil, et que surtout, sur Internet, je ne rencontre pas les gens ! Mais cette question m'a fait réfléchir ! Pourquoi j'aime voyager ? Ai-je déjà fait un « grand voyage » ? Qui sont les grands voyageurs d'aujourd'hui ? Quelle est la différence entre partir en vacances et faire un voyage ? Que faut-il donc pour voyager et, pardonnez-moi l'expression, ne pas « tourismer » ?

Un voyage, c'est un grand départ, une route établie et surtout un but à atteindre, une mission à accomplir, un rêve à rejoindre. C'est un départ, sans date de retour, car on ne sait pas ce qui peut se passer en chemin. Mais c'est par-dessus tout un témoignage, il n'y a pas de « grand voyage » sans carnet de voyage. Les figures mythiques de grands voyageurs ne manquent pas, j'aurais pu vous parler de Ibn Battûta qui, parti de Tanger, est allé jusqu'en Inde, ou encore de Marco Polo, mais j'ai choisi de vous parler d'un Espagnol : Ruy González de Clavijo (? - 2 avril 1412). Il n'a pas passé sa vie sur les routes, il n'a pas repoussé les limites des océans, mais être un grand voyageur, c'est faire un « grand voyage », ne serait-ce qu'une fois. Clavijo a été l'ambassadeur du roi de Castille auprès de la terreur asiatique de l'époque, Timur Beg (1336-1405). Son récit est le seul que nous ayons d'un Européen à la cour de Samarkand. Il décrit avec une précision incroyable l'itinéraire que lui et ses compagnons ont emprunté de Cadix à Samarkand. Le 23 mai 1403, la caraque quitte le port de Los Muelles. L'expédition n'atteint Samarkand que le 8 septembre 1404. La première partie du voyage jusqu'à Trébizonde se fait par la mer. Ensuite il leur reste 2500 km à parcourir à cheval. N'importe quel autre voyageur aurait eu à s'inquiéter, mais pour eux la route est sûre. L'équipée n'a pas à craindre les voleurs car tous savent qu'ils sont les invités de Timur et que, tant que celui-ci est en vie, il ne peut rien leur arriver. Clavijo ne voit pas grand-chose de la puissance dévastatrice de Timur : quelques villes détruites, quelques châteaux démantelés, et à Damghan (Iran), seul spectacle de ce genre, les Castillans aperçoivent des tours bâties avec de l'argile et des têtes, les têtes des rebelles « tatars blancs ».

La présence de l'ambassade correspondait à une suspension de quelques mois dans les activités destructrices et guerrières de Timur. Il venait de ravager la Turquie, se préparait pour la Chine, et profitait de ce temps mort pour marier ses petits-fils. De sa rencontre avec Timur, Clavijo retient que l'homme est un vieillard sobrement vêtu, digne, sévère, et au



MAP OF EUROPE AND WESTERN ASIA, SHOWING ROUTE TAKEN BY THE EMBASSY.

courant de tout. Il est craint et obéi par ses sujets, courtois avec ses invités, et même attentionné avec ces chrétiens qui viennent du bout du monde. Mais on apprend aussi que la Terreur Asiatique peut se montrer magnanime: il laisse ses hommes boire et abuser du vin, ses femmes se montrer en public hors de sa présence et de surcroît non voilées ! Son peuple peut aller et venir dans ses parcs et visiter ses palais lorsqu'il ne s'y trouve pas. Le récit de Clavijo est dense et parfois exhaustif tant il est détaillé, mais il se montre particulièrement attentif pendant son voyage : il regarde, commente et décrit tout.
Le voyage de l'ambassade prend fin le 20 novembre 1404, lorsque Timur décide que les festivités sont finies. Il renvoie les Castillans sans même leur accorder une dernière audience. Sans doute ne fallait-il pas que des étrangers assistent aux préparatifs de la campagne contre la Chine. Mais en février 1405, l'annonce de la mort de Timur se répand, toutes les barrières tombent, les ambassadeurs sont malmenés et à Tabriz (Iran), on les humilie et les vole. Les Castillans traversent mille périples sur ce chemin du retour, mais ils parviennent à gagner Trébizonde, puis Constantinople et enfin l'Espagne, après trois ans d'absence.
J'ai découvert ce grand voyageur cet été grâce à mon *Guide bleu*. J'ai ainsi visité l'Ouzbékistan à travers son regard. À chaque visite, j'avais hâte de savoir ce que mon compagnon de voyage avait à me raconter. J'ai croisé de nombreux touristes français qui avaient le même guide que moi, et pourtant, aucun d'eux n'a remarqué la présence de l'ambassadeur dans ses pages : je les soupçonne de faire semblant de lire leur guide. Mais moi je brûlais d'envie d'en savoir plus sur lui ! Mon souhait fut vite exaucé. Au détour d'une ville, à l'approche de Samarkand, j'ai rencontré le Clavijo du 21ème siècle, un Franco-Espagnol, qui depuis quatre mois suivait les pas de Clavijo. Ravi et surpris de rencontrer quelqu'un qui le connaissait, il me conta son voyage.
Il a préparé cette expédition pendant des années : mettre de l'argent de côté, prendre une année sabbatique, définir la route, collecter les visas, etc. Afin de faire tout comme son idole, il a écrit au roi d'Espagne, espérant faire mandater son expédition, mais aucune réponse ne lui est parvenue. Afin que son voyage ait un but, il s'est donné comme mission d'arriver dans la ville de Samarkand en même temps que l'actuel président : Karimov. Il est arrivé le premier jour du festival de musique et de danse. Quelle meilleure arrivée que celle-ci ? Certes le festival n'était pas organisé en son honneur, certes le Président n'attendait pas son arrivée comme Timur attendait impatiemment Clavijo, il n'a pas non plus repoussé les frontières, traversé des océans inconnus. Mais pour moi c'est ça un « grand voyage » : prendre son temps, traverser des pays qui nous sont étrangers, tracer des routes et écrire. J'espère que ce Clavijo des temps modernes trouvera le temps et l'énergie de faire publier son récit, dans lequel il compare les descriptions de son aïeul aux siennes. Ainsi, dans six cents ans, quelqu'un pourrait bien suivre sa route.

Bon voyage !

Hélène KESSOUS

Littérature

ANDRZEJ SAPKOWSKI

L'adaptation à l'écran d'une œuvre facilite toujours sa diffusion pour ceux qui ne l'auraient pas connue sous sa forme originale. C'est pourquoi j'aimerais vous présenter une saga de fantasy, d'un auteur plus vendu que Stephen King ou John Grisham dans son pays d'origine. Cette série, la Saga du Sorceleur, a été écrite par Andrzej Sapkowski.

Avant l'apparition du jeu de rôle pour PC « *the Witcher* » en 2007, Andrzej Sapkowski a écrit plusieurs nouvelles en 1990 (soit 17 ans plus tôt). Le parcours de l'auteur n'est pourtant pas celui d'un écrivain type. Né à Łodz (en Pologne) en 1948, il a suivi des études de commerce et d'économie, qui ont débouché sur un emploi de représentant des ventes senior pour une entreprise d'échanges internationaux. Ce n'est que grâce au succès de sa saga qu'il a pu abandonner son emploi pour se consacrer pleinement à l'écriture, sans jamais devenir un écrivain à temps complet.



© Jagoda Kadziela

Dès sa première nouvelle, *Le sorceleur* (*Wiedzmin*, en polonais), nous pouvons constater la présence (même dans le titre) d'un personnage hybride, mi-homme, mi-mutant, Geralt de Riv. Ce dernier est au centre de la saga du Sorceleur. Il est lui-même un sorceleur, c'est-à-dire un homme qui a subi des mutations (voilà pourquoi nous parlons de mi-mutant) dès son enfance afin de devenir un tueur de monstres professionnel, ce qui est un véritable métier, et même un art. Ses lecteurs les plus fidèles suivent ses aventures aussi dangereuses qu'érotiques, dans un univers entièrement inventé du début à la fin.
Andrzej Sapkowski s'inspire visiblement de tout le folklore slave, des contes et des faits historiques de la Pologne. D'ailleurs, c'est à partir du contexte précis des guerres hussites (de 1419 à 1434 environ, conflit religieux opposant les adeptes de Jan Hus à l'empereur Sigismond) que Sapkowski se lance en 2002 dans la trilogie de *Narreturm*. Les deux tomes suivants sont publiés en 2004, pour *Les guerriers de Dieu*, et en 2006, pour *Lux Perpetua*. Reynevan von Bielau, d'origine silésienne, héros principal de la trilogie, aime les femmes autant que Geralt et échappe, de chapitre en chapitre, à des forces ennemies, des espions, et des croisés qui le poursuivent sans cesse.

La diffusion de ces ouvrages de fantasy ne se fait pas sans difficulté. Parmi tous les livres écrits, seule la saga du Witcher a été traduite en français et elle comprend les deux premières histoires courtes, *Le dernier vœu* et *L'épée de la Providence*, qui servent d'introduction. Est-ce dû à un manque de diffuseur ? Non ; car l'éditeur français, Bragelonne, spécialisé en littérature fantasy et SF, poursuit la publication et la diffusion et les plus fidèles lecteurs savent trouver les ouvrages, disponibles dans toutes les plus grandes librairies. Quant à la trilogie consacrée aux aventures de Reynevan von Bielau, elle vise un public plus cultivé et n'est pas aussi légère que les autres séries. Sapkowski y présente différents personnages historiques (comme des rois, des croisés, ou encore Copernic), parfois sous des pseudonymes, à différents niveaux de langage. Cependant, la difficulté réside dans les jeux de mots, répandus dans la trilogie et souvent difficilement traduisibles. L'ensemble de ces contraintes explique la non-diffusion de cette trilogie en français. Quoi qu'il en soit, Andrzej Sapkowski est actuellement traduit dans neuf langues différentes et aussi variées que l'espagnol ou le lituanien.
En anglais, l'éditeur « Orion Gollancz Fantasy » commence la saga avec *The Last Wish*, qui n'est qu'une des deux introductions, et poursuit avec *Blood of Elves* et *Times of Contept*. Là, en revanche, une version anglaise est disponible pour la trilogie de *Narreturm*. Mais ni l'adaptation pour le cinéma, ni la création d'un jeu ne sont envisagées pour le moment.

Aujourd'hui, la plus grande part de sa popularité vient malgré tout du jeu sur PC « *The Witcher* » (interdit au moins de 18 ans), qui a connu un grand succès dans toute l'Europe. Mais je vous invite tous à profiter de cet engouement pour partir à l'aventure aux côtés de Geralt de Riv.

Cécilia GUILLON

BRILLIANTOVAÏA ROUKA
OU LES RAISONS D'UN SUCCÈS PÉRENNE

Comment expliquer en U.R.S.S. l'énorme succès de cette comédie, tournée par Léonid Gaïdaï en 1968 (le titre est parfois traduit par « Un bras en diamants »), comédie rigoureusement inconnue en Occident, comme d'ailleurs l'ensemble des comédies de l'époque soviétique ? Depuis le moment de sa sortie en 1969 et jusqu'à nos jours, des générations de Russes en ont bu chaque scène et appris par cœur les répliques, qui sont entrées dans le langage courant.

L'explication la plus répandue est que le film montrait un citoyen soviétique moyen, l'inénarrable Semion Semionovitch Gorbounkov (Youri Nikouline), qui réussissait à voyager à l'étranger, à sortir de l'U.R.S.S. Les répliques de sa femme Nadia lui demandant à son retour, dans le lit conjugal, « Tu as vu Sophia Loren ? » et « Tu as bu du Coca-Cola ? » sont les plus amusantes, mais aussi les plus révélatrices de l'attrait énorme du « monde libre », ou tout simplement l'attrait de l'interdit, pour des citoyens qui osaient à peine rêver de sortir un jour de leur pays.
Il y a aussi la critique à peine voilée du système soviétique et de ses mesquineries, critique concentrée ici sur le personnage de l'*Oupravdom* (sorte de gérant d'immeuble), représentant d'un système politique qui s'immisce jusque dans les foyers, avec ses slogans et sa morale (« Combattons l'ivrognerie ! » ; « Chez nous, on ne va pas à la boulangerie en taxi. »), et qui se retrouve ici parfaitement ridiculisé : « Peut-être que là-bas, le chien est l'ami de l'homme, mais chez nous, c'est l'*Oupravdom* qui est l'ami de l'homme ». « Là-bas » renvoie évidemment à l'Occident interdit.
Il y a encore les libertés que prend le réalisateur, et qui sont passées sous les fourches caudines de la Mosfilm. Les gags à répétition autour de la prostituée turque sont un petit chef-d'œuvre du jeu d'acteur... et du dialogue « multilingue » ! L'interjection *tsiguel-tsiguel, aï-liou-liou* est même passée dans le langage courant pour dire « Dépêche-toi, on n'a pas le temps, etc. ». La fameuse scène avec le soutien-gorge surtendu de la blonde platine Svetlana Svetlichnaïa, gag « *hénaurme* » d'un goût plus médiocre, rompait quelque peu avec le puritanisme de cette même morale, et révélait pour autant les bonnes qualités parodiques du film. La scène où Kozodoev croit voir un Sauveur sur la lagune montrait également une belle liberté de ton.

Il est certain que tout cela a dû réjouir bon nombre de spectateurs soviétiques de l'époque. Mais de nos jours ? Comment expliquer cette pérennité dans le succès ? Bon nombre de gags ne se comprennent et surtout ne s'apprécient que dans un contexte soviétique. Alors ? Comment l'expliquer ?
Cela est sans doute dû au fait que le film évoque par contrecoup la nostalgie d'une époque où l'on pouvait encore rêver. Car maintenant que le capitalisme et ses facilités équivoques tiennent âprement la Cité, c'est trop tard. On ne va pas regretter les Soviets, Dieu nous en préserve, mais l'introduction du capitalisme sauvage dans les années 1990 a été ressentie comme un traumatisme d'autant plus important qu'il a précisément peuplé ces rêves.
La comédie comporte aussi quelques qualités intrinsèques, rendons-lui cette justice ! Mis à part la présence des trois ou quatre « monstres sacrés », dont bien sûr le sémillant beau gosse à la mèche rebelle, Andreï Mironov, on trouve au long de cette comédie bien montée et bien rythmée une musique et des chansons excellentes, un générique à la Audiard, quelques bruitages à la Hulot, et de nombreux gags qui fonctionnent, même s'ils sont parfois en effet d'un goût inégal.

Quoi qu'il en soit, ce film est indispensable à tout russisant ! On trouvera sur l'excellent site LES JEUNES RUSSISANTS ![1], en plus de la présente critique, les chansons du film, une proposition de traduction des dialogues, une sélection de répliques cultes. Notre préférée est très lapidaire : « Ce sont soit les aristocrates, soit les dégénérés qui boivent du champagne le matin ». Faites votre choix !

David VIAL

1 http://vial.david.perso.neuf.fr/Index.html

« MAJIDE ?! DEJIMA ! »



Cette expression est connue de tous les jeunes Japonais (elle est normalement accompagnée d'une petite chorégraphie). Littéralement, cela voudrait dire « Sérieux ?! Dejima ! ». Son intérêt réside dans le jeu de mots (en effet, les deux mots sont symétriques). De la même manière que certains petits comiques pourraient répondre « -stiti ! » à un « Oui. », les Japonais répondent parfois « Dejima ! » à un « Majide ? ». Ensuite, à savoir si ce tic est d'aussi mauvais goût que son équivalent français…

Dejima est la fameuse île artificielle construite dans la baie de Nagasaki durant la période d'Edo (1603-1868) pour permettre aux Néerlandais de commercer avec le Japon (privilège exclusif à l'époque), puisque ce dernier repoussait tout contact avec l'étranger. Cette île était donc un petit point d'Occident dans l'archipel extrême-oriental. Cet état de fait constituait une jolie métaphore, à nos yeux, pour le nom de notre association ; aussi bien pour faire découvrir aux étudiants français la culture japonaise, que pour accueillir les étudiants japonais en échange (ce qui devient même drôle à ce moment-là, puisque c'est une « Dejima » inversée).

En effet, depuis cette année, Dejima est la nouvelle association du Département Japon, et se donne pour objectifs de mettre en place des activités hebdomadaires (telles que des initiations et des matchs de Go et de Shôgi, des projections de films japonais ou encore des ateliers de discussion franco-japonais…), afin de faire découvrir certains aspects de la culture nippone et de raviver la cohésion entre les étudiants de notre Département ; ainsi que des événements qui ponctuent régulièrement l'année, comme des soirées, des visites culturelles, etc.

Cette association s'adresse évidemment tout particulièrement aux étudiants et professeurs du Département Japon, mais reste bien entendu ouverte à toute personne de l'INALCO qui s'intéresserait à la culture japonaise.

Nous vous attendons donc avec impatience pour mettre en œuvre nos activités ou tout simplement y participer !

Aymeric, Président de Dejima.
dejima.asso@gmail.com
ou rencontrez-nous directement en salle P116 bis (local inter-associatif de Dauphine).



À VOS CLAVIERS !

Vous souhaitez nous proposer un article pour l'un des prochains numéros ? Pour être journaliste d'un jour, il vous suffit de nous envoyer un texte de 4000 caractères (ponctuations/espaces compris) à l'adresse suivante : **journal.langueszone@gmail.com**. En espérant que vous serez nombreux à vous passionner pour Langues zOne et à y participer.

Langues zOne

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Renaud Barne

REDACTEUR EN CHEF
Ursula Chenu

ONT COLLABORE (TEXTES)
Véronique Antoinette
Guillaume Cavallier
Noelle Aboya Chevanne
Ursula Chenu
Estelle Delavennat
Hélène Gérardin
Cecilia Guillon
Hélène Kessous
Romain Lemant
Aymeric Tanguy
David Vial
Ludovic Wiart

ONT COLLABORE (IMAGES)
Véronique Antoinette
Guillaume Cavallier
Hélène Kessous
Pierre Plessis (couverture)
Solyane

CORRECTION
Alexis Barbin
Estelle Delavennat
Latéfa Faïz
Marie-Amélie Giraux

DIRECTION ARTISTIQUE
Renaud Barne

EDITEUR
Langues zOne (association loi 1901)

IMPRIMEUR
Inalco, 2 rue de Lille, 75343 Paris cedex 07

ISSN : 1774-0878

Ne me jetez pas ! Passez moi à votre voisin de cours !